

## Un podcast, une œuvre

Abordez les grandes questions de société à travers une œuvre et son auteur.

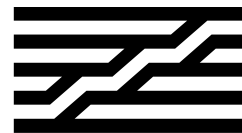
Chaque mois, l'émission *Un podcast, une œuvre* vous propose d'explorer une œuvre phare de la collection, à partir d'archives de conférences historiques, d'interviews inédites, de points de vue détonants et de musiques actuelles.

(Au gré des accrochages, certaines œuvres ne sont pas exposées.)

## Art et amours : épisode 1

### Suzanne Valadon, *Adam et Ève*, 1909

Au début du 20<sup>e</sup> siècle, Suzanne Valadon est la première femme à exposer un portrait d'homme nu et érotisé. L'histoire d'amour entre l'artiste et son jeune amant, André Utter, réinvente les codes de la relation entre peintre et modèle, à rebours du *male gaze* (regard masculin).



### Code couleurs :

En noir, la voix narrative

En bleu, les intervenantes

En violet, les extraits musicaux

En rouge, toute autre indication sonore



## Transcription du podcast

Temps de lecture : 11 min

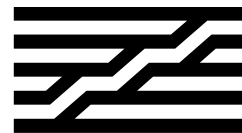
[jingle de l'émission] Comment on dit « muse » au masculin ?

[Camille Viéville] On m'a déjà posé la question [rires] Je crois que c'est « muson »... « musée » ? [rires] Non, je ne sais pas, ça n'existe pas, manifestement !

Bonjour à toutes et à tous, vous écoutez *Un podcast, une œuvre*, une émission du Centre Pompidou. Pour cette saison nous allons vous parler d'amours avec un S : amours qui changent de genre au pluriel et soulèvent des enjeux esthétiques et politiques. Dans ce premier épisode, nous vous proposons de découvrir le tableau *Adam et Ève* de Suzanne Valadon, daté de 1909. Valadon est une artiste hors norme, une femme libre qui s'est affranchie de toutes les contraintes sociales de son époque, dans son art comme dans ses amours.

Dans la peinture occidentale, les représentations de l'amour et du désir répondent aussi à des codes sociaux et esthétiques. Ils s'incarnent souvent dans de grands thèmes mythologiques et bibliques, comme celui de Vénus, la déesse de l'amour, et d'Adam et Ève. Ces grands thèmes autorisent à représenter des corps de femmes nues et sont particulièrement en vogue à partir de la Renaissance.

Le regard amoureux et désirant que la peinture occidentale nous fait adopter, à travers ces thèmes, c'est habituellement celui d'un homme cisgenre, hétérosexuel et blanc, posé sur le corps d'une femme passive et offerte au regard, traditionnellement la muse ou le modèle.



Les représentations du désir en peinture sont alors politiques : derrière la représentation de sentiments passionnés et montrés comme universels, on peut lire une tradition de la domination du regard masculin.

Pour qualifier ce point de vue qui domine l'histoire de l'art, la pop culture et le cinéma, la critique Laura Mulvey utilise le terme de *male gaze*, qui veut dire « regard masculin » en français.

Le *male gaze* a pour effet de réduire les femmes au statut d'objet regardé, et les empêche en retour de prendre la place de l'artiste, sujet actif et désirant.

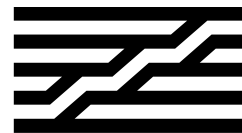
Jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle, il ne leur est pas permis d'accéder aux cours de modèle vivant d'après nu masculin, qui permettent notamment de s'atteler aux sujets historiques ou religieux qui font les grandes peintures.

Que se passe-t-il quand une artiste femme s'empare du sujet d'Adam et Ève en 1909 et expose pour la première fois un homme nu peint par une femme ? Quelles dynamiques entre modèle et peintre se réinventent alors ?

Isabelle Bonzom, conférencière au Centre Pompidou, décrit le tableau *Adam et Ève* pour nous.

[Isabelle Bonzom] Nous sommes face à un jeune couple nu, sur un tableau qui fait un mètre et 62 centimètres de haut. Les corps prennent presque la totalité de la hauteur de ce tableau. Peindre des personnages en taille réelle ou presque, c'est ce qu'on appelle une peinture mégalographique.

Ici, nous avons une femme peintre qui s'autoportraiture et qui affirme son statut d'artiste. Suzanne Valadon s'autoportraiture nue, plus jeune qu'elle ne l'est – à l'époque elle a une quarantaine d'années –, surtout son visage. On a l'impression d'une petite poupée qui a une vingtaine d'années grand maximum. Elle est très enjouée cette jeune femme nue dans un jardin avec son amant.



Ce qui est représenté fait penser au thème d'Adam et Ève, d'autant que Suzanne-Ève porte dans sa main droite une pomme et qu'ils sont tous les deux entourés d'un jardin et d'un arbre qui les embrasse. Les corps sont peints d'une manière crue, directe. Un cache-sexe est posé sur l'intimité d'Adam. Ces feuilles de vignes ont été rajoutées après, pour que le tableau soit présenté, mais à l'origine, Adam et Ève sont totalement nus dans ce tableau.

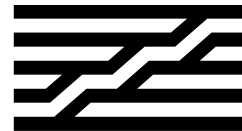
Celui qui sert de modèle pour Adam c'est son jeune amant, qui a vingt et un ans de différence d'âge avec Suzanne Valadon, qui en a quarante et quelques. Donc, elle inverse les rôles. Dans la tradition de la peinture, Adam est à gauche et Ève est à droite. Ici, Ève est à gauche et Adam est à droite, elle sert d'initiatrice.

Il n'y a pas de pathos dans le tableau. Le visage d'André Utter c'est-à-dire Adam, est un peu éthéré mais celui d'Ève est totalement enjoué. Donc, pas de culpabilité. Il y a un plaisir de la touche et des couleurs, une osmose entre le couple, mais aussi de symbiose entre les corps et le paysage qui les entoure.

Sur les corps, il y a des couleurs presque inattendues, des bleus des verts, des roses, mais surtout des verts. Ces couleurs un peu inattendues permettent de créer des liens entre les corps et ce qui les entoure, ce qui à mon avis renforce la symbiose entre ces corps nus dans un Éden qui n'est pas du tout dramatique et pathétique et la sensualité des corps et le rapport avec l'environnement, la nature.

[extrait musical : *Mon amant de la Saint Jean*, par Émile Carrara]

Fille d'une blanchisseuse et de père inconnu, Suzanne Valadon grandit sur la Butte Montmartre à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, où elle commence à travailler dès l'âge de 11 ans pour subvenir à ses besoins. Après un essai dans le cirque, elle se rend probablement au marché de modèles qui se tient près d'une fontaine du quartier. Pour gagner sa vie, elle choisit de se lancer dans le modèle nu, considéré par les bourgeois comme étant à la limite de la prostitution.



Elle devient une des modèles les plus en vogue de l'époque et se plait dans ce métier qui rapporte beaucoup plus que la plupart des autres professions féminines. Elle travaille pour Renoir, Puvis de Chavannes et Toulouse-Lautrec, et se forme en autodidacte en les observant. Degas sera le premier à reconnaître son talent exceptionnel et à l'encourager, quand d'autres le méprisent.

À 18 ans, elle donne naissance à son fils Maurice Utrillo, qui ne sera reconnu par son père que des années plus tard. En 1896, elle s'engage dans un mariage bourgeois avec Paul Mouis et obtient son premier atelier. Alors qu'elle est encore mariée, elle rencontre André Utter. Il est un ami de son fils, apprenti électricien et passionné de peinture, et a vingt et un ans de moins que Valadon. Ils tombent fous amoureux l'un de l'autre. Elle peint de nombreuses toiles de son corps nu. Il devient son inspirateur privilégié.

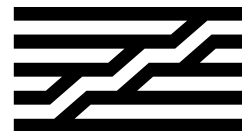
En 1920, elle présente la toile *Adam et Ève* au Salon d'Automne. Alors qu'à l'origine les deux personnages sont représentés totalement nus, le Salon demande à ce que le sexe d'André Utter/Adam soit recouvert d'une feuille de vigne.

Là où il est convenu pour un homme artiste de représenter une femme nue, Suzanne Valadon reçoit des réactions violentes pour sa représentation d'un corps masculin érotisé. Le journaliste et poète Arthur Cravan, fort célèbre à l'époque, va même jusqu'à la traiter de « vieille salope ».

Cherchant à comprendre pourquoi ce tableau a déclenché des réactions si violentes, nous sommes allées rencontrer l'historienne de l'art indépendante Camille Viéville, spécialisée dans l'histoire des artistes femmes et le portrait nu.

[Camille Viéville] Probablement que ce qui choque dans le tableau de Suzanne Valadon c'est qu'il est peint par une femme, ce qui induit un regard féminin sur le corps masculin et n'est pas du tout la norme à l'époque.

Mais aussi, elle représente des corps qui ne sont pas du tout idéalisés, contrairement à ce qui est le plus communément fait au 19<sup>e</sup> siècle : donc un corps idéalisé,



avec le sexe lisse des femmes ou des sexes masculins recouverts par une feuille de vigne ou représentés très petits, comme dans la sculpture grecque. Ce genre de conventions ne sont pas du tout respectées par Suzanne Valadon.

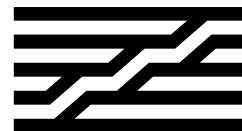
Ce qui est intéressant avec Suzanne Valadon c'est qu'elle transgresse, mais elle transgresse, d'une certaine manière, de l'intérieur. Elle a un style qui est affirmé mais n'est pas du tout révolutionnaire dans les années 1910. Ce noir qui cerne ses figures la distingue, mais elle garde un style assez lisible pour le public de l'époque.

Donc sa manière de transgresser est à l'intérieur des sujets qu'elle choisit.

Ici, elle choisit de réaliser un autoportrait nu. L'autoportrait nu est un motif qui est inventé à la Renaissance, qui est resté longtemps très rare dans l'histoire de l'art jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle et va rester un sujet très masculin. Au début du 20<sup>e</sup> siècle, c'est encore un genre très marginal. C'est une pratique qui reste exceptionnelle et surtout qui n'est quasiment pas montrée au public.

Par ailleurs, ce qui est intéressant c'est qu'elle a elle-même été modèle pour artiste. Elle connaît de l'intérieur ce que c'est de poser pour un peintre. Elle bouleverse ici la tradition de l'atelier en se représentant elle-même, et dans une attitude active : elle n'est pas alanguie, elle n'est pas couchée, elle ne s'offre pas au regard de manière passive mais a cette attitude de la marche, presque de la danse et cette main tendue vers la pomme. Et non seulement elle se représente nue, mais elle se met en scène avec son amant, avec lequel elle entretient une relation scandaleuse, puisque à l'époque elle est encore mariée et elle entretient une relation extra-conjugale avec un jeune homme de vingt-quatre ans.

La relation de Suzanne Valadon avec André Utter a du probablement choquer les esprits à l'époque. C'était quelque chose de très rare dans la société française du début du 20<sup>e</sup> siècle. La particularité c'est qu'ils habitaient Montmartre, qui est malgré tout traversée par une tradition libertaire et interlope qui peut être favorisait ce mode de vie. Ce qui est assez frappant concernant Suzanne Valadon, quand on lit des articles qui lui sont consacrés après sa mort, c'est que l'adjectif qui revient le plus



souvent pour la caractériser à la fois dans ses choix de vie, son tempérament et son style pictural est « viril » ou « masculin ». Il y a vraiment l'idée, au début du 20<sup>e</sup> siècle, qu'une femme forte qui mène sa vie comme elle l'entend ça n'existe pas, c'est une femme virile.

Il faut ajouter que dans cette toile il n'y a pas de serpent, qui est traditionnellement présent dans la représentation d'Adam et Ève. C'est-à-dire que la sexualité du couple n'est pas représentée comme un péché.

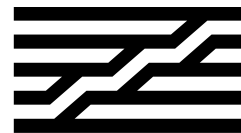
Suzanne Valadon offre non seulement une des premières représentations d'un homme nu, mais aussi celle d'une initiation au plaisir sexuel, guidé par une femme plus âgée que son amant, artiste, modèle et issue des classes populaires, qui se donne tous les droits sociaux et artistiques à elle-même. Avec Adam et Ève, le couple formé par Suzanne Valadon et André Utter illustre le couple originel et devient l'origine d'une nouvelle représentation de l'amour en peinture.

[extrait musical : *Tuileries*, par Colette Magny]

La conférencière Isabelle Bonzom, que nous avons entendu au début de l'épisode a également une pratique de peintre. Dans les années 2000, elle a exposé une série de nus masculins inspirés par ses grandes histoires d'amour, et a aussi observé des réactions violentes face à l'érotisation du corps masculin par une femme.

[Isabelle Bonzom] Certaines réactions ont été semblables à un siècle auparavant : une incompréhension, une hostilité, notamment de la part des hommes, qui sont sans doute mal à l'aise avec leur propre corps, et qui ne supportent pas qu'une femme peigne leur corps d'une manière non ostentatoire, douce éventuellement, mais réaliste... sans critique ou autre.

Si Isabelle reçoit encore de telles réactions pour sa série de nus masculins de nos jours, quelles possibilités existent pour les artistes femmes, quelle que soit leur orientation sexuelle, de représenter leurs corps, leurs désirs et les personnes



aimées ? C'est en cherchant à répondre à ces questions que nous avons rencontré Linda DeMorrir et Hélène Fromen, les créatrices de l'Atelier Modèle Vivant·e, un atelier de dessin autonome, qui se tenait au 59 rue de Rivoli à Paris et continue en ligne depuis octobre 2020.

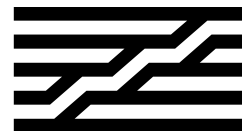
[Linda DeMorrir] Je m'appelle Linda DeMorrir, je suis une femme trans brésilienne, j'ai migré en France il y a deux ans. Je travaille comme modèle depuis plus ou moins six ans. Je viens de Recife, dans le Nord-Est du Brésil. Là-bas il y a beaucoup de séances autonomes de modèle vivant de personnes queer, d'artistes indépendants des institutions, et du coup j'ai été invitée à y poser une fois.

Quand j'ai posé pour la première fois, ça a été un coup de cœur car j'avais très envie d'utiliser mon corps de façon performative, de le montrer et pousser ses possibilités. La première fois que j'ai posé, je me suis sentie célébrée, alors que j'avais beaucoup de problèmes avec mon corps étant une personne trans. Ça m'a fait du bien de voir que ça inspirait les gens et de voir après des dessins de mon corps, et je me suis dit que c'est une forme d'art que j'aimerais développer.

Le but de l'atelier c'est de donner de l'espace aux personnes qui ne sont pas modèles dans les espaces de modèles vivants traditionnels, pour qu'elles puissent poser et aussi ramener leurs recherches de performances, leurs délires, leurs traumas, leurs désirs. Dans Modèle Vivant·e on a eu des personnes racisées, des personnes trans, des personnes grosses... C'est ce qui fait que l'atelier marche bien, parce que c'est une chose qui n'existe pas beaucoup à Paris, alors qu'il y a beaucoup d'espaces de dessin d'après modèle vivant et il y a beaucoup de gens intéressés par ça.

Nous avons alors demandé à Hélène en quoi l'Atelier Modèle Vivant·e, qui déconstruit le *male gaze*, permet d'inventer des relations radicalement nouvelles. Dans ce contexte, quelle était l'ambiance lors d'un événement organisé par l'Atelier Modèle Vivant·e au 59 Rivoli ?





Lors de cette soirée particulière, dite de hacking et de réappropriation de l'espace public, toutes les personnes présentes étaient invitées à venir poser et à dessiner librement.

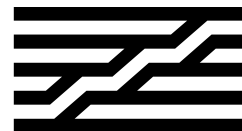
[Hélène Fromen] Je suis Hélène Fromen, artiste principalement intéressée par le dessin et les performances de dessin, donc le dessin réalisé en direct de façon improvisée. J'ai cofondé l'Atelier Modèle Vivant-e avec Linda DeMorrir il y a un an et demi, à l'été 2019.

Il me semble que l'atmosphère dans le cadre de l'Atelier Modèle Vivant-e, que ce soit en présentiel ou aujourd'hui en visio, est essentiellement caractérisé par une bienveillance. Cette notion de respect est intéressante par rapport à toute la mise en scène qui est faite généralement dans les ateliers de modèle vivant, où le modèle a un espace à part pour se déshabiller et arrive avec son petit peignoir, comme s'il fallait avoir ce type d'accessoire pour qu'il y ait du respect.

Dans notre atelier et cet évènement où tout le monde pouvait dessiner et poser, une personne peut simplement se mettre au milieu et se mettre à poil et cela ne change absolument pas le respect dans le regard des personnes qui vont la dessiner. On enlève tout ce décorum là et pourtant il y a plus de respect et de bienveillance que dans mon expérience dans n'importe quel autre atelier. C'est cette confiance qui fait que très régulièrement une personne qui dessine se propose comme modèle. Il peut y avoir ce jeu, ce changement de rôle et de place.

[extrait musical : *Indigo blue*, par Gilberto Gill]

[Linda DeMorrir] Quand je pose je ressens beaucoup d'amour pour moi-même [rires], mais je crois qu'en parlant de ça, l'autonomie est aussi la volonté de créer des espaces où nous nous sentons bien. Avec le temps on a réussi à créer un espace qui a beaucoup d'amour et de solidarité, qui est beaucoup plus *safe*... même si un espace *safe*, ça n'existe pas.



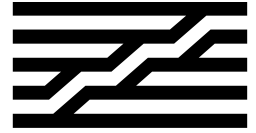
Pour moi c'est un peu comme une danse avec la musique. Je me laisse inspirer par elle et par mon corps aussi, par ma sexualité, par ce que je trouve beau dans mon corps, par des poses que je peux faire et qui sont un peu bizarres ou intéressantes. Et je commence un peu à danser, jusqu'à trouver une pose que je peux tenir et que je trouve bien. Ce moment est comme une méditation, où je pense à tout et n'importe quoi. À la fin je me sens libérée de tous les sentiments.

C'est un peu comme une séance de thérapie. Quand on est en train de travailler notre corps, de ne rien faire, de réfléchir, au niveau cérébral il y a quelque chose de très intense. À la fin je me sens fatiguée et mentalement complètement libérée de toutes les pensées, sans aucune anxiété.

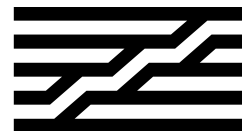
Le moment le plus marquant pour moi c'est une sorte de performance qui a eu lieu pendant notre expo – qui a été menée par Hélène d'ailleurs – où l'idée c'est que tout le monde y va pour dessiner et poser. J'avais peur que la violence de la société puisse être dans cet espace et créer une sorte de malaise, mais j'ai été très émue par le fait que l'ambiance de bienveillance qu'on crée, a fait en sorte que ce soit un espace très mixte, où tout le monde, tous les types de corps, se sont sentis à l'aise de poser et de s'exposer.

Au début, tout le monde était un peu timide ; à la fin, c'était trop émouvant de voir qu'il y avait des personnes qui voulaient poser : elles se déshabillaient vite fait avant que l'autre finisse, pour montrer que c'était leur tour. Presque tout le monde était nu, c'était un moment très fort. Mais je crois que chaque moment dans nos ateliers est émouvant, aussi parce que quand les personnes ont des vécus différents et ont déjà posé ramènent un travail artistique, une performance, quand elles y vont, elles montrent une partie d'elles, elles se sentent à l'aise de le faire. À chaque séance on voit un gros truc ou un petit truc qui est assez spécial, et ça... ça c'est beau quoi !

[extrait musical : *Tempo Rei*, Gilberto Gill]



Nous écoutons la musique sur laquelle pose Linda lors des ateliers Modèle Vivant-e, en espérant qu'elle vous donne envie d'aimer, de dessiner, de vous mettre nu/nue. Merci à tous et à toutes d'avoir écouté cet épisode de l'émission *Un podcast, une œuvre*, dédié au tableau *Adam et Ève* de Suzanne Valadon. [virgule sonore]



## Crédits

Réalisation et production : Julie Micheron

Éditorialisation et production : Clara Gouraud

Montage : Antoine Dahan

Enregistrement et mixage : Ivan Gariel

Habillage musical : Nawel Ben Kraïem et Nassim Kouti

Avec : Isabelle Bonzom, Camille Viéville, Linda DeMorrir et Hélène Fromen

---

## Infos pratiques

[www.centrepompidou.fr](http://www.centrepompidou.fr)

[www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite](http://www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite)

Application Centre Pompidou accessibilité

[www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite](http://www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite)

Livrets d'aide à la visite

[www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc](http://www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc)

Suivez-nous sur

Facebook - Centre Pompidou, publics handicapés

<https://www.facebook.com/centrepompidou.publicshandicapes>

et Accessible.net [https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou\\_5](https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou_5)